

Manuel de survie animale | Éric Chevillard | Le Monde | 5 juin 2015

Longtemps, j'ai cru que les oiseaux chantaient pour trois raisons : délimiter leur territoire, effrayer leurs ennemis et attirer un congénère du sexe opposé. C'était également, me semblait-il, ce qui motivait les poètes. J'apprends aujourd'hui que l'oiseau chante parfois par plaisir, pour la joie d'entendre sa mélodie dans la campagne heureuse, pour participer à l'exultation du printemps, et j'en déduis que le poète aussi. Les travaux récents des biologistes et des naturalistes ne cessent de contester la spécificité de la nature humaine. Il semblerait que nos prétendues particularités soient partagées, à des degrés divers, par bon nombre d'animaux, y compris pour certains une forme de conscience de soi, y compris encore des traits de caractère mesquins que nous pensions vaniteusement nous appartenir en propre. Écrit par la neuropsychologue Karen Shanor et le neuroéthologue Jagmeet Kanwal, un livre rassemble aujourd'hui les dernières découvertes en la matière, *Les souris gloussent, les chauves-souris chantent*. Il est publié dans la très belle collection «Biophilia», des éditions José Corti, dont la couverture vert prairie est une invite aux leçons de choses, aux randonnées studieuses, aux longs affûts dans les herbes hautes. Notre lecture en sera minutieuse et systématique comme une battue ou plus folâtre, à notre guise. Le découpage de l'ouvrage en courts chapitres et un index exhaustif autorisent en effet des entrées multiples. Puisqu'il y sera, question des prouesses de l'animal quand sa tête se fait aussi grosse que celle de l'homme, le lecteur à l'inverse se permettra de fondre dessus en piqué comme le rapace, d'y creuser ses galeries sinueuses comme le rat-taupe ou, pourquoi pas, de progresser par bonds dans sa lecture : il s'agit bien de faire quelques pas en direction des animaux, tant ils déploient de ruses eux-mêmes pour tirer le meilleur parti de leur condition et, quelquefois, égaler nos prodigieuses performances.

Voire les dépasser : « Que savent les animaux que les humains ignorent ou dont ils négligent les signes quand le danger surgit : ». Lors du tsunami de 2004, les agents du Département de

la faune sauvage du Sri-Lanka furent surpris de ne pas trouver d'animaux morts. De toute évidence, ceux-ci avaient senti approcher la catastrophe et s'étaient mis à l'abri. Les requins de même quittent les zones menacées « par un ouragan des jours avant qu'il ne survienne, probablement grâce à leur capacité à détecter de subtils changements atmosphériques ». Voilà bien un sens qui nous fait défaut ; c'est à peine si notre rhumatisme daigne nous annoncer l'orage qui déjà se forme dans le ciel.

Il nous a fallu bien de l'ingéniosité pour survivre sur cette Terre, mais il en va de même pour toutes les créatures. Nous ne sommes d'ailleurs pas les mieux armés pour affronter les désastres à venir, en premier lieu ceux que ce fameux génie ne manquera pas de provoquer. Mais tout n'est pas perdu, car « si les humains étaient stupides au point de détruire la planète, les cafards eux au moins survivraient et inaugureraient un nouveau cycle zoologique complet ». On aimerait presque leur donner enfin leur chance. C'est que les cafards sont invulnérables, ils résistent aux climats les plus rigoureux, à un fort taux de radiations, ils se nourrissent de toutes choses et se transmettent dans leurs excréments des renseignements utiles à leur existence – tandis que l'homme encore une fois, par égoïsme et cupidité, préfère faire disparaître les siens illico avec les précieuses informations qu'ils contenaient. Lamentable.

Bien sûr, l'ouvrage a parfois un petit côté « Livre des records animaliers » : nous y apprenons que certaines grenouilles gèlent dans les mares en hiver et reprennent vie dès que le soleil charmant leur donne un baiser, que des corneilles japonaises utilisent les roues des voitures en marche comme casse-noix, que les carpes s'épanouissent comme des truites de Schubert si l'on diffuse du Mozart dans leur bassin, qu'un écureuil de Californie mâche de la peau de serpent puis lèche ses petits afin que ce parfum dissuasif éloigne leurs prédateurs, que le cerveau de la salamandre, segmenté par le scalpel du biologiste puis replacé dans son crâne, se régénère et retrouve toutes ses capacités – n'aimeriez-vous pas jouer de cette remarquable faculté : Patience, la salamandre finira bien par nous confier son secret.

Mais les auteurs ne se limitent pas à ces énumérations. Ils développent surtout l'idée que notre monde est « un royaume de forces interactives à tous les niveaux, depuis une entité subatomique jusqu'à la personne ou l'animal dans sa totalité, jusqu'à un groupe ou une cosmologie entière ». Nous avons peine à croire que la disparition de l'ours polaire puisse affecter nos existences et pourtant, de proche en proche, tout l'écosystème s'en trouvera bouleversé. Le lion de mer d'abord proliférera, et rien que cela peut faire peur.

L'animal n'est pas seulement une figure de nos fables. Nous ne cessons de nous instruire en l'étudiant. Et si le singe ou le perroquet nous amusent lorsqu'ils imitent l'homme, celui-ci se sortirait à son avantage de nombreuses situations délicates s'il savait opportunément faire la bête.

La Recherche | Juin 2010

Les chauve-souris cajolent leur progéniture, les perroquets savent faire de l'humour, les fourmis ont des cimetières pour leurs morts...

En se fondant sur une riche documentation scientifique, Karen Shanor, psychologue, et Jagmeet Kanwall, neurologue à l'université Georgetown à Washington, nous révèlent la vie secrète des animaux. Ces découvertes montrent que nos liens avec eux sont d'un ordre plus latéral que hiérarchique.

Thierry Guinhut | Le Matricule des Anges | n° 162, Avril 2015

Après cet essai nous ne regarderons plus des mêmes yeux, ni n'entendrons des mêmes oreilles, les animaux. Car ils sont des êtres sensibles et doués d'intelligence, la preuve : Les Souris

gloussent et les chauves-souris chantent. Ce sont là deux modestes exemples parmi tant d'autres, stupéfiants. Le lecteur pourra s'engager dans une lecture studieuse de cet ouvrage ou picorer parmi une bonne centaine de micro-parties, écrites à mi-chemin de l'anecdote et de la meilleure vulgarisation scientifique. À moins de se confier à l'index qui va de l'araignée poilue au zèbre. Néanmoins, une réelle progression s'impose : « Percevoir », ensuite « Survivre », enfin « Les fréquentations ». Comme parmi l'humanité, entre présence au monde et interaction avec ses congénères et les autres espèces.

Pêle-mêle, on apprend que « les babouins qui supportent mieux le stress sont ceux qui ont établi des relations sociales stables », que bien des animaux, dont les rêves sont avérés, ont, avantage considérable sur l'homme, « la faculté d'utiliser les champs électriques et magnétiques », qu'il existe un « téléphone pour taupes ». Qui croirait que les mésanges à tête noire ont des cris désignant « une quinzaine de types de prédateurs différents » : Singes et gorilles dansent et rient, « possèdent leur personnalité propre », savent se mettre « en grève » dans un laboratoire. Washoe, un chimpanzé, employait « de manière fiable plus de 250 signes ». Koko, une femelle gorille, comprend « plus de 1000 signes dans la langue des signes et plus de 2000 mots d'anglais parlé ».

Jusqu'aux poissons, ils sont sensibles à Mozart ; un perroquet ne se calmait qu'avec les concertos pour violoncelle d'Haydn. Peut-on dire que le règne animal a parfois meilleur goût que l'humanité :
